

Un mensonge hante nos consciences di Marie-José Sirach (L'HUMANITE', 21/07/2009)

Dans la nuit du 5 au 6 décembre 2007, sept ouvriers meurent brûlés vifs dans l'incendie qui a détruit une grande partie de l'usine Thyssen-Krupp de Turin. Cet événement tragique a provoqué en Italie une grande émotion, émotion d'autant plus grande que l'usine était dans un état de vétusté inimaginable : rien de ce qui aurait pu sauver ces hommes ne fonctionnait. Le Mensonge, l'hypocrisie, la soumission, l'insoumission... Comment passer du sentiment sournois de la fatalité à la dénonciation du système sans tomber dans la plainte ou l'illustration ? Par le théâtre, nous rétorque Pippo Delbono. Et sa *Menzogna* relève le défi, nous emporte dans un tourbillon insensé au coeur de cette machinerie mondiale où la vie des hommes n'est rien au regard des colonnes noircies de chiffres des bilans comptables. Pippo Delbono ne refait pas l'histoire, il nous rappelle l'histoire, nous rafraîchit la mémoire dans un acte artistique violent, douloureux, sans concession. De la mécanique des gestes des ouvriers, rituel immuable où l'on laisse sa vie au vestiaire pour revêtir sa combinaison de travail, au prêche de ce vieux prêtre, sorte d'abbé Pierre napolitain, qui dénonce le capitalisme, l'argent roi et le système mafieux, on assiste, médusés, à une étrange sarabande des corps meurtris, à ce carnaval dantesque contemporain. Masqués, cagoulés, grimés ou nus, les corps portent en eux les stigmates de la vie, de la souffrance au travail. Delbono traque l'invisible, l'indicible, l'exploitation, la soumission, le racisme, le système érigé en haine de l'autre, en haine de soi. Le capitalisme porte en lui la guerre comme la nuée porte l'orage, a dit Jaurès. Guerre au capitalisme ! À la famille Krupp qui a bâti sa fortune sous le nazisme. À la bourgeoisie décadente qui exploite le corps des ouvriers comme les corps des femmes. Derrière un paravent grillagé, les corps s'amassent, se regroupent, immobiles, silencieux. Ces mêmes corps vont traverser de part en part l'échafaudage qui occupe le centre du plateau, s'y agripper sans jamais pouvoir le franchir, barrière érigée par la classe dominante. La douleur est là qui s'échappe de tous les gestes, de tous les pores, de toutes les postures. La douleur des hommes, la douleur du monde. Et c'est un cri muet, un cri intérieur qui traverse le corps des acteurs. Gianluca Ballaré, étrange silhouette d'homme enfant, se lance dans une danse de la mort, et c'est terrible et fascinant à la fois. Des évêques conduisent des femmes de mauvaise vie à l'usine, comme ultime lieu de rédemption, les enferment dans les vestiaires. Alors elles cognent, elles hurlent depuis leur cage. La musique, opéra, tango, Stravinsky ou Wagner, étouffe la moindre voix humaine. Pippo Delbono orchestre ce grand capharnaüm, à cour, à jardin, du haut des gradins. Délaissant le micro, il arpente la scène, le public avec un appareil photo, flashe à tout vent, jusqu'à l'indécence, l'écoeurement. Voyeur, il se pavane puis, soudain, se pose et se débarrasse de ses oripeaux pour retrouver un peu de la dignité humaine perdue. Alors Delbono déchire un pan du mensonge du monde.